
Y a-t-il une herméneutique dans l'*Encyclopédie* ?

Claire FAUVERGUE

Y a-t-il une herméneutique dans l'*Encyclopédie*, ou quelle convergence y a-t-il entre l'*Encyclopédie* et l'herméneutique philosophique énoncée par Gadamer dans *Vérité et Méthode* ? Nous envisagerons cette question en faisant entrer en dialogue Gadamer et les encyclopédistes. Car les Lumières, tout en s'attachant comme le remarque François Rastier à « dissiper les obscurités de l'interprétation »¹, reconnaissent la composante herméneutique que comprend la connaissance encyclopédique. La chaîne des connaissances humaines ou l'« enchaînement des sciences »² n'atteindra jamais dans l'*Encyclopédie* la continuité de la chaîne des êtres, mais cette imperfection est nécessaire à la compréhension du lecteur. C'est ainsi qu'il prend conscience de l'existence d'un cercle de connaissances et que ce cercle devient en partie son ouvrage. Toute lecture participe à la réalisation de l'*Encyclopédie*.

Comme le notera Gadamer, les encyclopédistes prennent en considération les différents motifs de nos certitudes. Toute certitude ne naît pas de l'évidence, comme c'est le cas dans les mathématiques. Ainsi est-il préférable de distinguer évidence et clarté, en mettant l'accent sur la clarté lorsqu'il s'agit de conduire à la certitude dans les connaissances dont la liaison n'est pas fondée en raison. L'*Encyclopédie* peut ainsi se présenter comme une méthode menant à la vérité ne se limitant pas à un seul domaine du savoir, et c'est dans cette perspective que Leibniz forme son projet encyclopédique comme relevant de la « méthode de la certitude » et de l'« art

1 François Rastier, « Herméneutique et linguistique : dépasser la méconnaissance » : « Le thème herméneutique jouit en Allemagne d'un long et glorieux passé, alors qu'en France les esprits "positifs", les Encyclopédistes, les Jacobins ont voulu faire régner la lumière de l'évidence et dissiper les obscurités de l'interprétation. », *Texto!*, décembre 2005, vol. X, n° 4, http://www.revue-texto.net/Dialogues/Debat_Hermeneutique/Rastier_Herm-et-ling.html. Voir également, Edouard Mehl, « *Philosophia interpres naturae* : L'interprétation de la nature au seuil de l'âge classique », *Revue de Métaphysique et de Morale, Méthode et interprétation à l'âge classique*, numéro 2, Avril-Juin 2009, pp. 167–186.

2 Diderot, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des métiers*, 1751–1765, 17 vol. fol., *Prospectus, Œuvres complètes*, H. Dieckmann, J. Proust, J. Varloot, Paris, Hermann, 1975 et suiv., t. V, p. 85 ; désormais DPV.

d'inventer »³. Il explique que dans les matières où l'on manque de certitude, plutôt que de prendre des suppositions pour accordées, « sous prétexte que la chose est évidente d'elle-même par l'inspection de la figure, ou par la contemplation de l'idée », on pourrait « supposer ce qui paraît le plus clair »⁴ en attendant de compléter la démonstration. Au moins saurait-on le « degré de certitude ou d'apparence »⁵ de ce qu'on avance et reconnaîtrait-on qu'il reste toujours à éclaircir dans les matières où la certitude ne peut être démontrée. L'*Encyclopédie* parvient ainsi à étendre à l'ensemble des connaissances humaines la méthode de la certitude pratiquée par les géomètres.

Diderot et d'Alembert ne divergent pas en réalité de la conception leibnizienne du projet encyclopédique : l'invention se trouve à l'origine de toutes les connaissances et c'est à l'*Encyclopédie* d'en donner les lois dans les sciences et dans les arts où elle n'a encore jamais été fixée et transmise. Jaucourt remarque à ce propos que « nos esprits sont si lents à pénétrer le fond des objets de leurs recherches, qu'il n'y a point d'homme qui puisse connaître toutes les vérités de son art »⁶. Comme l'écrit Diderot dans l'article ENCYCLOPÉDIE : « Toute science, tout art a sa métaphysique »⁷. L'invention représente la partie à proprement parler poétique des sciences et des arts et ce serait à l'*Encyclopédie* d'en transmettre les principes.

Les encyclopédistes critiquent d'autre part comme Leibniz l'exès de démonstration lorsque la matière demande seulement de déterminer le degré de certitude⁸. Dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, d'Alembert distingue l'évidence et la certitude dont il donne les définitions suivantes : « L'évidence appartient proprement aux idées dont l'esprit aperçoit la liaison tout d'un coup ; la certitude à celles dont la liaison ne peut être connue que par le secours d'un certain nombre d'idées intermédiaires, ou, ce qui est la même chose, aux propositions dont l'identité avec un principe évident par lui-même, ne peut être découverte que par un circuit plus ou moins long »⁹. Si la certitude naît de l'évidence dans les mathématiques¹⁰, dans les autres sciences et les arts, elle naît de la clarté et dépend en grande partie de la méthode par laquelle nous y sommes conduits. Diderot écrit précisément à ce propos que « le nombre des propositions pourrait être si grand, même en une démonstration géométrique, qu'elles en feraient un labyrinthe, dans lequel le meilleur esprit venant à s'égarer, ne serait point conduit à la certitude »¹¹. Dans les matières où la connaissance dépend d'un certain nombre d'idées dont la liaison n'apparaît pas tout d'abord, l'*Encyclopédie* serait de la plus grande utilité. Il ne reste

3 Leibniz, *Discours touchant la méthode de la certitude et l'art d'inventer pour finir les disputes et pour faire en peu de temps des grands progrès*, 688–1690 (?), Akademie-Verlag, Leibniz, *Sämtliche Schriften und Briefe*, Darmstadt-Berlin, 1923–..., VI, IV, p. 951–962; désormais cité A.

4 Leibniz, *Recommandations pour instituer la science générale*, 1686 (?), A, VI, IV, p. 704–706.

5 *Discours touchant la méthode de la certitude et l'art d'inventer*, A, VI, IV, p. 958.

6 Jaucourt, sous-article VÉRITÉ FONDAMENTALE (*Logique, Métaphysique*), *Enc.* t. XVII, 71.

7 Diderot, *Encyclopédie*, article ENCYCLOPÉDIE (*Philosophie*), DPV, t. VII, p. 220.

8 D'Alembert, *Encyclopédie*, article APPLICATION de la Méthode géométrique à la Métaphysique, *Enc.* t. I, 552–553 ; Diderot, *Encyclopédie*, article RENVOI (*Grammaire*), *Enc.* t. XIV, 123.

9 D'Alembert, *Discours préliminaire*, édition Michel Malherbe, Paris, Vrin, 2000, p. 107.

10 Article APPLICATION de la Méthode géométrique à la Métaphysique, *Enc.* t. I, p. 553.

11 Diderot, *Encyclopédie*, article CERTITUDE (*Logique, Métaphysique, et Morale*), *Enc.* t. II, 846, DPV, t. VI, p. 314.

plus qu'à former le « système de la connaissance humaine » qui soit « le plus clair, le mieux lié, et le plus méthodique »¹². Accordant un rôle majeur à la clarté, l'*Encyclopédie* reconnaît la composante herméneutique que comprend toute méthode menant à la certitude. Diderot indique quelle est cette méthode lorsqu'il définit la clarté comme « l'effet du choix et de l'emploi des termes, de l'ordre selon lequel on les a disposés, et de tout ce qui rend facile et nette à l'entendement de celui qui écoute ou qui lit, l'appréhension du sens ou de la pensée de celui qui parle ou qui écrit »¹³.

Concernant la question de l'appréhension du sens et de l'arrangement des mots dans le discours, il revient à Gadamer d'avoir étudié ce que nous désignons comme la composante herméneutique de nos connaissances. Comme il l'écrit à propos de « la reconversion des signes en discours et en sens » suscitée par la lecture d'un texte, tout ce qui « est devenu étranger à son sens originel »¹⁴ dépend de l'actualisation qu'on en fait. Actualiser nos connaissances est un phénomène herméneutique avant même d'être un savoir. Gadamer parle à ce propos d'« expérience de vérité »¹⁵ et rappelle que Platon nous a enseigné que la mémoire ne suffisait pas à cette expérience. Il cite le passage suivant du *Phèdre* où Ammon juge les effets de l'invention de l'écriture : « confiants dans l'écriture, c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non plus du dedans, du fond d'eux-mêmes qu'ils [les Egyptiens] chercheront à susciter leurs souvenirs »¹⁶. L'actualisation des connaissances met en exercice une forme de continuité de la conscience qui ne vient pas de la mémoire mais de l'activité herméneutique elle-même. Gadamer écrit à ce sujet que le problème « est de maintenir, face à la discontinuité de l'être et de l'expérience esthétiques, la continuité herméneutique, qui est constitutive de notre être »¹⁷. Cela signifie, si l'on traduit dans la langue des Lumières, que la liaison des connaissances dans l'*Encyclopédie* dépend de l'activité herméneutique qu'elle suscite chez le lecteur.

On pourrait encore relever dans l'*Encyclopédie* des réflexions concernant le rapport entre la compréhension du sens et la continuité de la conscience. On lit dans l'article de grammaire consacré à la CONSTRUCTION qu'une énonciation présentant des irrégularités dans l'ordre des mots, ou qui en omettrait certains, serait « un langage inconnu et inintelligible » pour nous si nous n'avions pas la connaissance de l'analogie. C'est en effet « par analogie » et « en allant du connu à l'inconnu, que nous pouvons concevoir ce qu'on nous dit », y compris le sens des mots qui ne sont pas exprimés dans le discours. L'« analogie est pour ainsi dire l'interprète »¹⁸ des constructions irrégulières. Elle permet d'en apercevoir l'ordre et

12 *Prospectus*, DPV, t. V, p. 118.

13 Diderot, *Encyclopédie*, article CLARTÉ (*Grammaire*), *Enc.* t. III, 505, DPV, t. VI, p. 468.

14 H.-G. Gadamer, *Wahrheit und Methode*, 1960, éd. 1986, p. 397, trad. française, *Vérité et méthode*, Seuil, 1996, p. 415 : « [...] tout écrit est une sorte de discours devenu étranger et il nécessite la reconversion des signes en discours et en sens. Du fait que l'écriture a en quelque sorte rendu le sens étranger à lui-même, cette reconversion se présente comme la vraie tâche herméneutique ».

15 H.-G. Gadamer, 1986, p. 1, 1996, p. 11.

16 Platon, *Phèdre*, 275.

17 H.-G. Gadamer, 1986, p. 102, 1996, p. 114.

18 Dumarsais, *Encyclopédie*, article CONSTRUCTION, *terme de Grammaire*, *Enc.* t. IV, 76.

d'en connaître le sens¹⁹. Nous en avons connaissance par la pratique, c'est à dire par l'imitation et par l'usage que nous en faisons depuis l'enfance. Enfin, l'analogie produit la continuité herméneutique dont parle Gadamer, car elle a pour effet d'inscrire dans la continuité consciente ce qui échappe à la compréhension. Nous n'entendrions pas le sens de ce que nous lisons et écoutons si la conscience ne suppléait pas constamment aux lacunes de l'arrangement des mots dans le discours.

Ainsi formulé, le problème de l'actualisation de nos connaissances ne se pose pas sans remettre en question les idées innées et sans reconnaître l'inconscient. La façon dont nous interprétons notre propre savoir est un phénomène qui intéresse les encyclopédistes. L'*Encyclopédie* ne se contente pas d'énoncer les principes des sciences et des arts et de retracer l'histoire de leur origine et de leurs progrès, elle considère comment chacun participe à la connaissance. C'est ainsi que Diderot a l'idée d'« éclaircir l'histoire des progrès de l'esprit humain dans les siècles passés », en recueillant tout particulièrement « des mots échappés par hasard, et étrangers à la matière traitée spécialement dans un auteur ». La façon dont un auteur participe aux savoirs de son époque nous est communiquée par la langue. Si les expressions irréfléchies qu'un auteur emploie dans ses écrits passent généralement inaperçues à la première lecture, parce qu'elles ne sont pas une marque d'érudition, elles n'en caractérisent pas moins ses « lumières », son « exactitude » ou son « indécision »²⁰. Elles donnent enfin une idée de sa méthode et de son invention, ce qui est de la première importance pour l'*Encyclopédie*, car c'est ainsi que l'on peut espérer se faire une idée de l'enchaînement des connaissances dans l'entendement.

La continuité herméneutique dont Gadamer formule l'hypothèse permet justement de concevoir la liaison des connaissances là où elle n'apparaît pas au premier abord. Bien qu'elle ne soit pas clairement formulée à l'époque des Lumières, l'hypothèse d'une telle continuité conduit les encyclopédistes à réaliser l'égalité de tous les domaines du savoir relativement à la fin qu'ils partagent, celle-ci n'étant autre que la vérité. C'est d'ailleurs à l'appui de la thèse selon laquelle l'histoire est une source de vérité au même titre que la raison théorique que Gadamer cite l'*Encyclopédie* dans *Vérité et Méthode*. Il s'agit de la citation suivante tirée du *Discours préliminaire* : « La probabilité a principalement lieu pour les faits historiques, et en général pour tous les événements passés, présents et à venir, que nous attribuons à une sorte de hasard, parce que nous n'en démêlons pas les causes. La partie de cette connaissance qui a pour objet le présent et le passé, quoiqu'elle ne soit fondée que sur le simple témoignage, produit souvent en nous une persuasion aussi forte que celle qui naît des axiomes »²¹. Ce passage se situe dans un développement où d'Alembert envisage plusieurs divisions possibles de nos connaissances. Celles-ci, considérées selon la manière dont elles nous affectent, sont « évidentes, certaines, probables et

19 Beauzée, *Encyclopédie*, article SENS (*Grammaire*), *Enc.* t. XV, 23.

20 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, t. VII, p. 191 ; Diderot, *Encyclopédie*, article INDÉCIS (*Grammaire*), *Enc.* t. VIII, 668, DPV, t. VII, p. 518.

21 *Discours préliminaire*, o.c., p. 107 ; H.-G. Gadamer, 1986, p. 28, 1996, p. 39. Voir également Diderot, *Encyclopédie*, article CONVICTIION (*Métaphysique*), *Enc.* t. IV, 168, DPV, t. VI, p. 497, et article PERSUASION (*Grammaire*), *Enc.* t. XII, 439.

sensibles »²². Le passage cité par Gadamer définit plus particulièrement le caractère des connaissances probables, en considérant l'affect qu'elles suscitent en nous. D'Alembert envisage ensuite quel est le jugement qu'il convient de porter et énonce que, lorsqu'il n'est pas possible de démontrer la certitude, on déterminera le degré de probabilité à partir de la vraisemblance. C'est précisément ce qu'affirme Leibniz dans les *Nouveaux essais* en distinguant deux sortes de connaissances, les unes produisant « la certitude », les autres se terminant à « la probabilité »²³, comme la connaissance du vraisemblable. Quant à Diderot, il a affirmé sa position sur la question dès les *Pensées philosophiques* et développe dans l'*Encyclopédie* l'idée que la vraisemblance est le principe d'une « règle de critique » conduisant « à la vérité plus sûrement qu'aucun témoignage » et consistant à « examiner d'après notre propre expérience ce qui est vraisemblable »²⁴. Pour toute connaissance qui n'est que probable, le vraisemblable mènera à la vérité plus qu'aucune autorité, parce qu'il se tire de la nature des choses, aussi est-il de première importance d'apprendre aux hommes à penser par eux-mêmes et à savoir « distinguer le vrai du faux, le vrai du vraisemblable, le vraisemblable du merveilleux et de l'incroyable », en un mot « à prendre chaque chose pour ce qu'elle est »²⁵. C'est à l'issue de cette activité critique que les hommes mesureront le « degré de leur certitude »²⁶ sur des raisons plutôt que sur de simples affections.

De ce point de vue, toute connaissance est connaissance de la vérité : connaître revient à connaître « dans le sens métaphysique » du terme, c'est à dire « apercevoir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, et en juger conformément à leur nature ». La présente définition est énoncée par Jaucourt dans le sous-article VÉRITÉ MÉTAPHYSIQUE et complétée par la réflexion suivante d'inspiration platonicienne : « mais comme le grand jour convient moins aux jeux du théâtre que la lumière, ainsi la vérité plaît moins que l'erreur à la plupart des hommes »²⁷. C'est de « la métaphysique des choses », de leurs « raisons premières et générales », que

22 *Discours préliminaire*, o.c., p. 107 et p. 110.

23 Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, IV, II, *Die philosophischen Schriften von Leibniz*, Gerhardt, Berlin, 1875–1890, Hidesheim, Olms, 1978, t. V, p. 354 ; désormais GP.

24 Diderot, *Encyclopédie*, article ÉCLECTISME, (*Histoire de la philosophie ancienne et moderne*), DPV, t. VII, p. 68 : « C'est ici qu'il importe surtout de suivre une règle de critique, qui dans une infinité d'autres conjonctures conduirait à la vérité plus sûrement qu'aucun témoignage ; c'est de laisser à l'écart ce que les auteurs ont écrit d'après leurs passions et leurs préjugés, et d'examiner d'après notre propre expérience ce qui est vraisemblable » ; Diderot, *Pensées philosophiques*, 1746, DPV, t. II, p. 42 ; Voltaire, *Encyclopédie*, article HISTOIRE, *Enc.* t. VIII, 224 ; voir Carlo Borghero, « Le témoin, le roi du Siam et l'historien », *Dix-huitième*, 39, 2007, p. 23–38.

25 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, t. VII, p. 220–221. On comparera avec Leibniz, pour lequel l'éclaircissement de l'histoire sert « surtout pour établir cette importante Critique, nécessaire à discerner le supposé du véritable et la fable de l'histoire ; et dont le secours est admirable pour les preuves de la religion », *Discours touchant la méthode de la certitude et l'art d'inventer*, A. VI, IV, 953. Voir également les *Nouveaux essais*, IV, II, GP, t. V, p. 353.

26 Diderot, *Encyclopédie*, article CONVICTIION (*Métaphysique*), *Enc.* t. IV, 168, DPV, t. VI, p. 497. Diderot explique que les distinctions comme celle qu'il effectue entre la conviction et la persuasion ne sont « applicables qu'aux bons esprits, à ceux qui pèsent les raisons, et qui mesurent sur elles le degré de leur certitude. Les autres sont également affectés de tout ; leur entendement est sans balance ; et ces têtes mal réglées sont beaucoup plus communes qu'on ne croit ».

27 Jaucourt, sous-article VÉRITÉ MÉTAPHYSIQUE (*Métaphysique*), *Enc.* t. XVII, 71.

dépendent pour Diderot également la clarté de nos connaissances et notre certitude. Ainsi, la partie principale d'un dictionnaire philosophique tel l'*Encyclopédie* devrait être consacrée à la métaphysique des sciences et des arts, et Diderot considère que « tant qu'il y reste à défricher, il y a des phénomènes inexplicables, et réciproquement ». Il n'est donc pas surprenant que les sciences et les arts semblent progresser sans aucune méthode si l'on en considère les découvertes : « l'homme de lettres, le savant et l'artiste marchent dans les ténèbres ; s'ils font quelques progrès, ils en sont redevables au hasard ; ils arrivent comme un voyageur égaré qui suit la bonne voie sans le savoir »²⁸. Il n'en reste pas moins que l'enchaînement des idées dans l'entendement est nécessairement suivi et, si l'*Encyclopédie* savait en reconstituer la continuité, nous connaîtrions les principes de l'invention dans les sciences et les arts.

On pourrait d'ailleurs établir un rapport entre la découverte et la compréhension d'une vérité. Gadamer explique dans *Vérité et Méthode* que l'interprétation n'a pas d'être durable : elle « garde toujours quelque chose d'accidentel, dans la mesure où elle est ce que motive la question herméneutique, non seulement en raison des préoccupations pédagogiques auxquelles le siècle des Lumières avait limité l'interprétation, mais parce que comprendre est toujours un véritable événement »²⁹. Si comprendre est effectivement un événement et qu'il en est de même de la découverte d'une vérité, il importe de considérer quelles sont les conditions de l'invention. Car ce qui n'est qu'accidentel, « soit dans le cours des événements de notre vie, soit dans la longue suite de nos études »³⁰, vient s'inscrire dans l'enchaînement nécessaire de nos idées. C'est ainsi par exemple que Diderot décrit Leibniz comme un homme dont la tête était « ennemie du désordre » : « il fallait », écrit-il, « que les matières les plus embarrassées s'y arrangeassent en y entrant ». Diderot reconnaît par ce trait que Leibniz réunit « deux grandes qualités presque incompatibles, l'esprit d'invention et celui de méthode »³¹.

Tout en considérant que l'enchaînement nécessaire des idées dans l'entendement représente un modèle pour l'*Encyclopédie* témoignant de l'invention et de la méthode s'exerçant dans les divers domaines de la connaissance, Diderot n'ignore pas ce qui peut modifier un tel enchaînement, à commencer par les circonstances. Il est même tout à fait conscient de la situation herméneutique dans laquelle il se trouve en tant qu'éditeur, lorsqu'il envisage quelle sera la réception de l'*Encyclopédie*. Car la réalisation de l'*Encyclopédie* ne va pas sans prendre en considération l'évolution rapide des connaissances humaines. Les sciences et les arts, ainsi que la langue, sont régulièrement soumis à des révolutions. Celles-ci passent le plus souvent inaperçues mais présentent un caractère nécessaire, de telle sorte que l'intervalle est pour ainsi dire donné d'une révolution à l'autre. C'est donc en prenant la mesure de « l'intervalle d'une révolution, à la révolution la plus éloignée » que l'éditeur de l'*Encyclopédie* pourra se faire une idée de la plus grande perfection que peuvent atteindre les

28 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, t. VII, p. 220.

29 H.-G. Gadamer, 1986, p. 404, 1996, p. 422–423.

30 Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, 1773–1777, DPV, t. XXIV, p. 636.

31 Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME ou PHILOSOPHIE DE LEIBNITZ (*Histoire de la philosophie*), DPV, t. VII, p. 682.

connaissances humaines. De plus, l'*Encyclopédie* devrait savoir estimer la portée commune des esprits. Car elle s'adresse à la masse générale de l'espèce humaine et doit prendre en considération le fait que le « point d'instruction le plus élevé qu'elle puisse atteindre, a ses limites ». L'*Encyclopédie* anticipe ainsi sur le progrès des connaissances, afin de les transmettre au mieux et d'être réellement instructive. Car il s'agit en tout genre d'être « utile et nouveau » le plus longtemps possible, tout en sachant que l'utilité et la nouveauté de l'*Encyclopédie* réside principalement dans la conception d'un principe d'enchaînement des connaissances.

Diderot prévoit que l'*Encyclopédie* connaîtra à ce titre une « double fortune »³² : elle restera toujours au-dessus de la portée commune des hommes sous certains aspects et descendra peu à peu au-dessous de cette portée sous d'autres aspects. Enfin, c'est parce que l'*Encyclopédie* contient quelque chose d'inexpliqué tant au niveau des mots que des choses qu'il est probable qu'elle donne toujours lieu à de nouvelles interprétations. Il nous manquera souvent les « idées intermédiaires »³³ ou les « idées consécutives et voisines »³⁴ qui nous permettraient d'apercevoir toute la liaison de l'*Encyclopédie*. Il existe d'autre part dans la langue des termes qui restent inexpliqués, et Diderot les compare aux « instants intermédiaires »³⁵ que la peinture ne peut représenter. Mais l'intelligibilité de l'*Encyclopédie* dépend finalement moins de la perfection de l'ouvrage, qu'il s'agisse de la perfection de la langue ou de l'enchaînement démonstratif des idées, que de la lecture dont elle fera l'objet. L'imperfection de l'*Encyclopédie* est même nécessaire à la compréhension du lecteur. Comment en effet celui-ci aurait-il conscience de l'existence d'un cercle de connaissances si ce cercle n'était pas en partie son ouvrage ? Diderot développe sa réflexion à ce sujet dans l'article ENCYCLOPÉDIE : « quelle différence y aurait-il entre la lecture d'un ouvrage où tous les ressorts de l'univers seraient développés, et l'étude même de l'univers ? presque aucune : nous ne serions toujours capables d'entendre qu'une certaine portion de ce grand livre ; et pour peu que l'impatience et la curiosité qui nous dominent et interrompent si communément le cours de nos observations, jetassent de désordre dans nos lectures, nos connaissances deviendraient aussi isolées qu'elles le sont ; perdant la chaîne des inductions, et cessant d'apercevoir les liaisons antérieures et subséquentes, nous aurions bientôt les mêmes vides et les mêmes incertitudes »³⁶. Il apparaît selon ces lignes que la fortune de l'*Encyclopédie* soit pour Diderot une question relevant essentiellement de l'herméneutique. C'est à la lecture, à notre lecture, qu'il revient de remplir les vides de la chaîne des connaissances

32 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, t. VII, p. 186–187 : « Le point d'instruction le plus élevé qu'elle [l'espèce humaine] puisse atteindre, a ses limites : d'où il s'ensuit qu'il y aura des ouvrages qui resteront toujours au-dessus de la portée commune des hommes ; d'autres qui descendront peu à peu au-dessous de la portée commune des hommes, et d'autres encore qui éprouveront cette double fortune. A quelque point de perfection qu'une *encyclopédie* soit conduite, il est évident par la nature de cet ouvrage, qu'elle se trouvera nécessairement au nombre de ceux-ci. ».

33 *Discours préliminaire*, o.c., p. 107.

34 Article CERTITUDE, *Enc.* t. II, 846, DPV, t. VI, p. 314.

35 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, t. VII, p. 194.

36 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, t. VII, p. 211–212.

afin que celle-ci soit démonstrative.

Concernant plus particulièrement la lecture, Diderot remarque que les « rencontres des Modernes avec les Anciens » seraient plus fréquentes et que l'*Encyclopédie* en fournirait un plus grand nombre d'exemples si nous avions la connaissance de l'enchaînement des idées dans l'entendement. Car, du point de vue de la méthode, les hommes diffèrent peu d'une époque à l'autre. Il faudrait cependant que nous n'ayons « perdu aucune des productions de l'Antiquité » ou, à défaut, qu'il y ait en ce monde « un livre magique qu'on pût toujours consulter, et où toutes les pensées des hommes allassent se graver au moment où elles existent dans l'entendement »³⁷. Il apparaît alors que la contemporanéité des idées est un effet des Lumières. Diderot écrit à ce propos dans l'article ENCYCLOPÉDIE : « Tel est l'effet des progrès de la raison ; progrès qui renversera tant de statues, et qui en relèvera quelques-unes qui sont renversées. Ce sont celles des hommes rares, qui ont devancé leur siècle ». Il ajoute de façon tout à fait significative pour notre propos : « Nous avons eu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, des contemporains sous le siècle de Louis XIV »³⁸. La remarque formulée par Diderot rejoint l'idée exprimée par Gadamer selon laquelle le passé et le présent coexistent dans l'écriture, dès que nous participons à ce que le texte nous communique par le mécanisme de la lecture : « Quand une tradition écrite nous parvient, ce n'est pas seulement un phénomène isolé qui se révèle, mais c'est une humanité passée qui nous devient présente en personne, dans sa façon générale d'appréhender le monde »³⁹.

L'*Encyclopédie* vise très certainement la contemporanéité de tous les savoirs, car la communauté des pensées qu'elle met en relief est le signe d'une convergence des principes des sciences et des arts. Ainsi en est-il par exemple des principes appartenant aux divers systèmes philosophiques. L'herméneutique consisterait dans ce domaine à ne pas exposer un principe sans souligner l'analogie qu'il entretient avec un autre principe appartenant à un système différent ou énoncé dans un contexte théorique différent. L'*Encyclopédie* fait ainsi apparaître que tout principe est en lui-même métathéorique. A l'inverse, une vérité qui serait isolée et qui n'entrerait pas dans l'enchaînement des connaissances ne mériterait pas selon l'*Encyclopédie* d'être transmise à la postérité, puisqu'elle n'a aucune chance d'être actualisée.

En mettant l'accent sur la communauté des principes, l'*Encyclopédie* développe une conception de la vérité où celle-ci est pensée comme la fin de toutes les connaissances humaines. Diderot applique plus particulièrement ce principe à l'histoire de la philosophie dont il a la charge dans l'*Encyclopédie*. Il faudrait préciser pour bien en saisir l'enjeu que Diderot fait entrer dans l'histoire de la philosophie non seulement la philosophie au sens strict considérée comme « science » mais aussi ce qu'il appelle « la *philosophie* des peuples »⁴⁰, c'est à dire les opinions et les doctrines des différents peuples. Les analogies qu'il met en lumière n'ont pas seulement valeur

37 Article ÉCLECTISME, DPV, t. VII, p. 46-47.

38 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, t. VII, p. 184.

39 H.-G. Gadamer, 1986, p. 394, 1996, p. 412.

40 Diderot, *Encyclopédie*, article JUIFS, PHILOSOPHIE DES (*Histoire de la philosophie*), DPV, t. VII, p. 585.

de renvois d'un système de philosophie ou d'un système de religion à l'autre, afin d'en marquer les lignes de communication, elles mettent aussi en lumière la communauté de leurs principes. C'est au terme de l'article consacré à la philosophie des Perses que Diderot énonce le principe qui ne cesse de le guider dans l'*Encyclopédie* : « L'amour de la vérité est la fin de tous les systèmes philosophiques ; et la pratique de la vertu, la fin de toutes les législations : et qu'importe par quels principes on y soit conduit ! »⁴¹.

Un tel principe indique non seulement la méthode à suivre dans un ouvrage encyclopédique mais aussi comment il convient de lire un tel ouvrage. La variété des points de vue composant le cercle des connaissances constitue une source de vérité et c'est en multipliant ces points de vues qu'il devient possible d'en saisir la convergence. Dès lors, toute lecture de l'*Encyclopédie* participe à la réalisation du cercle des connaissances. Ceci est d'autant plus vrai que l'enchaînement des connaissances se trouve inscrit dans le texte des articles, non sous une forme discursive mais sous la forme de renvois. Libre au lecteur d'en découvrir d'informulés. Ils sont le signe d'une configuration de mots et de choses qu'il lui appartient de développer, ce qui l'incite à penser par lui-même, tandis que ceux qui se laissent conduire dans leurs études par la seule autorité peuvent être fort avancés sur le « chemin du savoir », comme l'explique Diderot, « mais ils n'ont pas eu le plaisir de remarquer ni le but où ils allaient, ni les objets qui ornaient le rivage, et le rendaient agréable »⁴².

L'*Encyclopédie* amène celui qui pense par lui-même, conformément aux principes d'invention et de méthode qu'il porte en lui, à avoir la perception de la convergence des savoirs. L'enchaînement qu'il convient de donner aux connaissances humaines est celui qui permet d'acquérir l'intelligence d'une telle convergence par la seule lecture. C'est ainsi que l'herméneutique se trouve inscrite dans la conception de l'*Encyclopédie* et dans le cercle des connaissances humaines.

41 Diderot, *Encyclopédie*, article PERSES, PHILOSOPHIE DES (*Histoire de la philosophie*), DPV, t. VIII, p. 108.

42 Diderot, *Encyclopédie*, sous-article AUTORITÉ *dans les discours et dans les écrits*, Enc. t. I, 901.